

de journal qu'une circonstance fortuite amène le premier sur le théâtre d'un accident.

Aussi, le contenu de la lettre circula-t-il comme une traînée de poudre, et, le lendemain, tout le monde, dans la paroisse, savait que le forgeron était devenu millionnaire, ou à peu près.

Bref, quand l'héritier arriva au logis du défunt, il trouva une demi-douzaine de parents plus ou moins éloignés, accompagnés de plusieurs hommes de loi, et on lui annonça, séance tenante, que le testament allait être contesté.

Le forgeron revint chez lui le cœur serré et l'esprit gros de réflexions peu agréables.

— Si mon fils avait su lire, se dit-il, je n'aurais pas eu besoin de recourir au ferblantier, lequel n'aurait pas parlé, et, à l'heure qu'il est, je serais en possession de mon héritage. Décidément, l'instruction a peut-être du bon, et, pas plus tard que demain, Jacques ira à l'école.

Ce n'était, à la vérité, qu'un mesquin intérêt qui faisait ouvrir les yeux au forgeron ; et il aurait trouvé mille autres raisons d'un ordre plus élevé pour l'engager à mettre son fils à l'école. Mais, enfin, il ne voyait pas au-delà : contentons-nous de le plaindre en nous gardant bien de le condamner.

Roubaud n'avait qu'une parole, et, le lendemain, Jacques, averti de la veille, faisait piteusement son entrée à l'école et allait s'asseoir tout honteux sur le dernier banc, avec les petits de l'A B C.

Il avait le cœur gros. Lui qui, jusque là, avait vécu de ce qu'il croyait être la grande vie, la vie raisonnable ; qui avait regardé avec mépris et souvent injurié, en les traitant de moutards, les enfants qui s'en allaient à l'école ou en revenaient avec leurs livres sous le bras ; lui qui se croyait leur supérieur, il se voyait, maintenant, de beaucoup au-dessous d'eux.

Le maître d'école comprit de suite combien Jacques devait se trouver déclassé, et pour ne pas augmenter sa mortification, le premier jour, il ne lui fit pas dire ses lettres ; il se contenta de lui expliquer les règlements de l'école. Il lui parla avec douceur et essaya de gagner sa confiance. Jacques fut assez convenable, mais il se livra peu, et le maître vit bien qu'il lui faudrait tenter plus d'un assaut avant de pouvoir pénétrer au cœur de la place. Il comprit qu'il avait devant lui une tâche longue, pénible, ingrate peut-être, mais il ne se découragea point et, au fond de son cœur, il demanda à Dieu de bénir son travail et de lui donner la patience pour aller jusqu'au bout.

Vous soupçonnez peu, mes petits amis,—car c'est pour vous que j'écris,—vous soupçonnez peu les trésors de patience que vos maîtres dépensent pour vous, chaque année, chaque semaine, chaque jour. Vous les trouvez quelquefois sévères, ennuyeux surtout, c'est là votre grand mot. Avez-vous jamais songé que votre maître, de son côté, peut aussi vous trouver ennuyeux et maussades, que vous êtes trente ou quarante et que l'ennui se multipliant par votre nombre, peut arriver à des proportions effrayantes. Et, cependant, toute la journée, votre maître est obligé de rester avec vous, de se plier à vos différents caractères, de subir une multitude de petites taquineries que vous croyez innocentes et qui souvent lui brisent le cœur ; de vous répéter tous les jours une foule de choses qu'il lui faudra vous dire encore le lendemain et les jours suivants, sans qu'il lui soit permis de laisser seulement paraître la fatigue que cela lui cause. Avez-vous jamais réfléchi qu'il est forcé de se contraindre sans cesse pour mesurer ses expressions à votre intelligence, d'expliquer les mêmes choses trois ou quatre fois à chaque section différente de ses élèves. Si vous voyiez votre maître tel qu'il est, loin de le trouver ennuyeux et de le taquiner vous n'auriez pas assez de toutes les puissances de votre

cœur, de toutes les forces de votre esprit pour l'admirer et pour l'aimer.

Vous comprendrez ces choses plus tard, mais vous ne les comprendrez parfaitement que si vous êtes appelés vous-mêmes à cette tâche honorable et difficile de l'enseignement ; de même que celui-là seul qui élève une famille peut apprécier ce que, dans son jeune âge, ses parents ont fait pour lui.

Le maître d'école fut donc excellent à l'égard de Jacques et tâcha, autant qu'il put, de lui faire oublier sa triste position.

Malheureusement, les autres enfants ne prirent point les choses au même point de vue, et il se promirent bien de faire passer au nouveau quelques mauvais quarts d'heure, en retour de tous les mépris qu'il avait eus pour eux, au temps de son indépendance.

Ils avaient certainement tort, car il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ; on doit toujours pardonner les injures, et, à plus forte raison, les petites taquineries.

Mais les camarades de Jacques ne pensaient pas ainsi, parcequ'ils ne réfléchissaient point. Aussi, la fin de la classe, impatientement attendue, fut elle le signal d'une petite guerre de représailles dans laquelle l'amour-propre de Jacques devait subir de nombreuses écorchures.

(A continuer.)

## P E D A G O G I E .

### Leçons familières de langue française.

LES DIX PARTIES DE DISCOURS.

#### Introduction.

(suite)

Reprenons, mes enfants ce que je vous ai dit de l'usage ordinaire que l'on fait des propositions.

On peut les employer seules : " Le cheval est noir ; " " Pierre est grand ; " " Paul travaille."

On peut les juxtaposer, de manière que l'une appelle l'autre, sans que l'une dépende de l'autre : " L'automne finit, l'hiver approche."

On peut encore obtenir le même effet en mettant entre elles de petits mots, comme et, comme ou, etc., qui les unissent sans subordonner l'une à l'autre : " Les étoiles brillent et le ciel est pur ; j'étudierai mon piano ou je ferai une promenade," etc. Vous pouvez transposer ces propositions et dire : " Le ciel est pur et les étoiles brillent ; " " Je ferai une promenade ou j'étudierai mon piano," etc. Il y a simplement union entre ces deux propositions, il n'y a pas subordination.

Mais, comme nous l'avons vu, il n'en est pas toujours ainsi. Quand je vous dis : " Je vous conduirai à la promenade, si vous êtes sages," vous comprenez très-bien que, dans mon esprit, l'idée exprimée par la seconde proposition : *si vous êtes sages* sert à compléter le sens de la première : *Je vous conduirai à la promenade*, de telle sorte que cette première proposition aurait une tout autre valeur, aurait un sens tout différent, si la seconde n'y était pas jointe. Et vous comprenez aussi que cette seconde proposition *Si vous êtes sages* n'a un sens complet, n'a le véritable sens que j'attache aux mots qui la composent, que parce qu'elle est jointe à la première *Je vous conduirai à la promenade*. Cela est si vrai que si je changeais l'ordre des propositions, et que je fisse de la seconde la première, commençant par vous dire : " Si vous êtes sages.....," votre esprit ne serait pas satisfait, vous comprendriez que la proposition *vous êtes sages* a beau être une proposition entière, le mot *si* qui la précède indique qu'elle est indissolublement jointe à une autre, sans laquelle elle cessera d'offrir un sens complet. Elle est donc sous la dépendance de cette autre proposition.

Je vous ai montré quo quand deux propositions sont unies par le mot *que*, cette dépendance est si entière que l'on peut considérer la seconde proposition comme le complément direct de la première. " Je crois que Paul viendra " équivaut à : " Je crois la venue (future) de Paul ; " " Dieu veut que le pécheur se repente " peut se traduire par : " Dieu veut le repentir du pécheur."

Cela étant, on dit qu'une proposition employée toute seule est une proposition *absolue*, que quand deux ou plusieurs propositions sont